

AU RISQUE DE LA CULTURE ?

Par Mme Brigitte QUILHOT-GESSEAUME¹

Je voudrais partager ici quelques questionnements et réflexions sur la place, le rôle et le contenu de la culture aujourd'hui dans notre société. Il me semble que l'on peut constater que le mot « culture » est galvaudé du fait de contours flous dans l'histoire, le temps et dans l'espace sociétal, qu'il est un enjeu que l'on invite dans les campagnes politiques et les échelles économiques. Ainsi voit-on se juxtaposer, sans ordre mais sans doute avec des implicites axiologiques selon qui les utilise, les expressions suivantes : haute culture, culture jeune, contre-culture, éducation artistique et culturelle, industries culturelles, culture populaire, culture de masse, tourisme culturel... Pour ma part, je renverrai aux lectures qui m'ont permis de donner de la hauteur à ce qui ne devrait pas faire débat : celles de philosophes, historiens, historiens de l'art, sociologues, hommes de lettres, artistes...

Je me situerai par rapport à la culture européenne et plus largement occidentale et encore plus précisément à l'un des champs reconnu que recouvre le mot culture. Pour cela je m'appuie sur le remarquable et essentiel travail du philosophe Denis Kambouchner dans son article « La culture »². Il distingue trois sens pour ce domaine : un premier, concernant l'humanité entière, « *ontologique [qui] recouvre tout ce par quoi l'existence humaine apparaît comme s'élevant au-dessus de la pure animalité, et plus généralement, à travers elle, au-dessus de la simple nature* » (Kambouchner 445) ; un second, « *la culture d'appartenance* », concernant des groupes humains, « *anthropologique* » qui désigne « *tout un ensemble d'habitudes et de représentations mentales constituant, par rapport à d'autres, un système original (...). La culture d'une société donnée inclura la totalité de ses coutumes, lois, croyances, techniques, formes d'art, de langage et de pensée* » (Kambouchner 447) ; et le troisième, « *classique* », hérité d'une tradition venue de l'Antiquité, individuel, intellectuel et moral, fruit d'un processus éducatif au sens large du mot, celui qui nous retiendra (Kambouchner 448 sq). Cette culture « *classique* » est aussi nommée culture cultivée, haute culture ou culture légitime au sens où elle est transmise par l'éducation et l'École. Enfin, par glissement métonymique, ce troisième sens désigne aussi les domaines et œuvres de l'esprit où l'individu constitue pour lui-même ce troisième niveau de culture : arts, patrimoine, langues et littératures, sciences humaines, sciences et technologies. Dans mon propos, ces domaines seront toujours associés, les arts et les sciences tant indissociables dans la constitution d'une culture, sans quoi l'esprit est coupé d'une partie des savoirs et ne peut former diptyque avec le sensible. Le mot « œuvre » désignera donc aussi bien les

1 Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du 10 mars 2022.

2 Denis Kambouchner : « La culture » in *Notions de philosophie* III.

œuvres d'art et productions artistiques que les productions de l'esprit et de la recherche scientifique et technologique.

Partant de l'histoire du mot et de la notion de culture depuis les philosophes grecs, Cicéron, puis Kant, les philosophes et le romantisme allemands, Kambouchner offre un ancrage temporel essentiel à une réflexion philosophique et sociologique tournée vers notre présent qu'il n'est pas dans mon propos de retracer mais à laquelle je renvoie. Je me centrerai sur la question de la signification ontologique, humaniste, citoyenne et de civilisation de la culture face au loisir et au loisir de masse, dans une situation de discrédit voire d'effacement de cette culture qui nous semble relever désormais d'une « *urgence culturelle* » pour reprendre le titre d'un ouvrage de Jérôme Clément³. Sans doute soulèverai-je davantage de questions que je n'y apporterai de réponses, mais tel est le paradoxe de ce qui nous rassemble ici dans cette Académie : la culture.

Essai de définition

Définir la culture en quelques phrases est une opération délicate tant la notion se prête à des approches déterminées par la formation, la sensibilité, le parcours personnel, les engagements, le lieu, l'époque. Sans être un concept mou, elle se laisse aisément saisir sous différents aspects et selon certaines gradations. Laissant de côté un commentaire sur l'étymologie et les définitions de dictionnaire, je vais m'essayer à cerner la culture à partir d'un ensemble de points de vue des XX^e et XXI^e siècles. La culture se fonde nécessairement sur des connaissances, et c'est ce qui explique que l'École soit le premier lieu de la culture. Des connaissances qui ne forment pas un catalogue réduisant au psittacisme, mais qui ont fait l'objet d'une appropriation pleine et entière, élaborée et soutenue par une réflexion personnelle. La culture n'est cependant pas réductible aux seules connaissances, inutiles si elles sont à visée autotélique. La culture doit aussi convoquer des dispositions d'esprit qui permettent de comprendre et d'apprécier, d'être réceptif et ouvert ; des compétences cognitives qui permettent de développer une pensée construite et d'exercer un esprit critique. Elle se nourrit aussi de l'expérience sensible, pas nécessairement à travers une pratique artistique, mais d'abord à travers l'exercice de la réception des œuvres. On observera toutefois une dimension circulaire de la culture selon laquelle les connaissances alimentent les dispositions d'esprit, l'expérience sensible et les compétences cognitives, et inversement. Tout cet ensemble que je qualifierai de spiralaire pour marquer une dynamique d'accroissement tout au long de la vie, donne accès à différents cheminements conduisant à des valeurs de civilisation : la culture est pourvoyeuse de citoyenneté, de liberté réfléchie, d'autonomie, de respect, de reconnaissance de l'altérité, de tolérance.

C'est à ce creuset que s'élabore une vision du monde élargie, que se construisent les outils pour penser et comprendre la complexité, pour parvenir à s'orienter dans un monde qui n'est ni univoque ni limpide. La culture est aussi une mémoire qui s'appuie sur la connaissance du passé pour éclairer le présent en se gardant des anachronismes et donner des clés pour un futur responsable et humain.

Si la culture est un être au monde, elle est aussi un être à soi. Elle constitue un miroir grâce auquel l'homme peut se penser et se construire : dans le rapprochement avec

3 Jérôme Clément a été conseiller culturel et conseiller ministériel, directeur du Centre National de la Cinématographie, fondateur et directeur d'Arte. Actuellement il préside la Fondation Seydoux-La Ruche et le domaine de Chaumont-sur-Loire.

d'autres modèles, d'autres temps et d'autres lieux, il apprend à se chercher, se regarder et se trouver peut-être, à se questionner certainement et à trouver sans doute des réponses, à exercer l'axiome socratique du « *Connais-toi toi-même* » pour exister en toute lucidité et humilité parmi les autres.

Il n'est donc pas certain que la culture donne des droits, en revanche elle donne des devoirs dont le premier sans aucun doute est un devoir d'humanité. Par les mises en relation et confrontations à des connaissances et des œuvres, par l'épreuve de la sensibilité, l'exercice du débat éclairé, la culture permet de grandir et « *d'approfondir l'humanité* » (Le Goff 182).

La culture : un humanisme ? un universalisme ?

La culture « *classique* », cultivée, légitime dont nous parlons ici, repose sur un idéal hérité d'un modèle antique, transmis par la Renaissance et les Lumières. Je m'appuie à nouveau sur l'article déjà cité de Denis Kambouchner (Kambouchner 463-468) pour le présenter. Né dans la Grèce du IV^e siècle avant notre ère, théorisé par Isocrate, l'idéal de culture « *classique* » repose sur cinq composantes : la connaissance de la langue et la pratique de la rhétorique ; l'acquisition de savoirs fondamentaux dans les domaines de la grammaire, de la rhétorique, des mathématiques (dont l'astronomie et la théorie musicale pour les Anciens), de l'histoire et de la géographie, de la philosophie ; la formation du goût pour la poésie et la littérature et plus largement les œuvres d'art ; la bienveillance et la tolérance à l'égard des autres s'exprimant dans l'aménité des manières sans aucune mollesse morale ; une rigueur de pensée et une droiture de comportement pour soi-même en cohérence avec les composantes précédentes. Bien sûr cet idéal a évolué avec le temps, mais ce qu'il en reste aujourd'hui est sa dimension profondément humaine.

Portant l'atemporalité des productions humaines, la culture s'impose comme un dialogue entre les œuvres et leur public : l'ouverture à l'universel, au partage, à la mutuelle compréhension, à l'acceptation dans la différence et par-delà le relativisme. La culture est un hors temps et un hors espace où l'on circule sans frontières et à travers les époques pour échanger dans le silence des siècles, avec révérence et gratitude sans doute, avec les hommes et les œuvres qui témoignent pour leur âge, qui continuent, malgré cette distance, à nous interroger, à nous répondre et à nous construire : c'est le patrimoine universel de l'humanité d'hier et d'aujourd'hui. Dans ce dialogue chaque homme s'accroît de la connaissance des autres et donc de soi, et tend ainsi à l'universel : c'était le programme culturel de Goethe pour une littérature mondiale, capable d'installer « *une tolérance généralisée* » entre les hommes, à travers ce qu'il appelle une littérature universelle - *Weltliteratur* - assimilant toutes les littératures nationales dans le respect de leurs particularismes⁴.

La culture : une éducation à l'humanité ?

Je reprends l'expression de Jean-Pierre Le Goff citée plus haut : « *approfondir l'humanité* ». Dans un processus engagé à l'École, la culture permet d'atteindre

⁴ Goethe, *Écrits sur l'art*, GF Flammarion : l'introduction de Tzvetan Todorov et les extraits regroupés sous le titre « Littérature universelle, 1827,1828 ».

progressivement la pleine possession et le plein exercice des facultés sensibles et intellectuelles qui donnent accès à une saisie mesurée et critique des choses et du monde. C'est le pas de côté, la distance critique, la hauteur de vue. Mais l'humanité ne se réduit pas à l'intellect. Elle comporte aussi une dimension morale qui rend l'homme attentif aux autres, altruiste, éloigné de la vulgarité, responsable.

Et pourtant cette éducation à l'humanité sera remise en cause face à une modification de paradigme contre laquelle elle vient se fracasser. Commentant le programme de culture artistique développé par Kant, voici comment Yves Michaud en résume les finalités : *« L'expérience esthétique est [...] ce qui garantit l'unité du monde humain, la sociabilité, et elle vient étayer et redoubler l'égalité citoyenne par ailleurs posée. [...] (L'art) est, au sein même de ce monde, ce qui permet l'accomplissement des promesses de la citoyenneté. Il est lui-même transformation en tant que principe de transformation de l'humanité, principe d'humanisation »* (Michaud 240, souligné par lui-même). Le pouvoir humanisant et civilisateur de l'art est celui que nous avons déjà évoqué, qui fonde une communauté humaine universelle. Michaud conclut pourtant à *« l'illusion »* de ce programme sous les effets conjugués du relativisme, de la perte des repères, des modes et du marché de l'art et de la culture.

Le rôle de l'éducation

Il devrait aller de soi que la culture a besoin de passeurs, de pédagogues au sens étymologique du terme. On pense bien évidemment d'abord aux enseignants dont un des rôles dans l'acte de transmission est de redonner vie et audibilité aux voix du passé, à cet héritage qui éclaire le présent, qui a toujours des choses à nous dire, terreau pour le futur : toutes choses qu'il convient de dévoiler aux jeunes esprits en cours d'apprentissage. Ces enseignants ont un autre rôle, celui de susciter la curiosité, le goût et *in fine* le désir de culture en aidant les élèves et les étudiants à surmonter leurs préventions et leurs représentations - *« ce n'est pas pour moi »* -, à distinguer la séduction d'une pseudo-culture facile et aguicheuse de la profondeur de notre reflet dans le miroir de la culture légitime. Par les connaissances, l'exercice de la pensée qu'on leur applique, et la sensibilité, la culture ne laisse pas désemparé face à l'inconnu et au vide : elle est source d'optimisme, à tout le moins d'un réalisme pragmatique qui permet d'envisager et d'assumer l'avenir. Or, sans un minimum de clés culturelles, intellectuelles, conceptuelles, sensibles, l'homme ne peut guère s'orienter dans la forêt vierge du relativisme, des manipulations, du nécessaire et du superflu.

Mais la transmission culturelle ne se limite pas à l'âge des apprentissages fondamentaux. C'est un processus qui se déroule tout au long de la vie, ce sont des acquis, toujours remis sur le métier. C'était déjà ce que disaient les Grecs avec la *paideia* et les Romains avec l'*humanitas*. Dans la seconde moitié du XX^e siècle c'était la fonction des Maisons de la culture de Malraux sur lesquelles je reviendrai, c'est le sens de notre Académie et de toutes ses semblables, c'était la visée de l'éducation populaire, c'est le sens de bien des associations, c'est une des orientations partagée par les institutions culturelles, les collectivités et les ministères de la culture et de l'éducation.

Pour autant la culture est fragile

Tout d'abord parce qu'acquérir de la culture ne va pas de soi. Il ne suffit pas de regarder une exposition, d'écouter un opéra, de visiter un monument historique pour, comme par

magie, se découvrir du goût pour la culture. Cela peut même être totalement contre-productif car il y faut tout de même un accompagnement, une éducation. Face aux divertissements culturels facilement accessibles par les médias et un certain tourisme, se forger une culture suppose une volonté et du temps, justement ce temps vide qui appelle la consommation plutôt que la méditation. Albert Camus serait le remarquable exemple d'un parcours né dans le plus grand dénuement intellectuel et porté aux faites de la pensée par le désir de culture semé en lui par son instituteur, Louis Germain, et par son oncle, Gustave Acault. Ce parcours me semble très bien résumé par cette formule frappée de Malraux qui bat en brèche une certaine conception de la transmission culturelle : « *La culture ne s'hérite pas, elle se conquiert* » (Malraux 258).

Parce qu'il est facile aujourd'hui d'être gagné par l'illusion d'être cultivé. La culture distillée par les médias, des spectacles pseudo-historiques, des livres et revues de vulgarisation dans tous les domaines, des films et des pièces de théâtre sur l'art et les sciences..., et tout ce qu'on appelle la culture de loisirs, réduit la culture à des connaissances partielles, fragmentées, décontextualisées, bradées... Les anachronismes et les clichés ont alors la vie belle : ils alimentent tant la désinformation que les contresens et les non-sens, ouvrant la porte aux manipulations de la pensée, des idées, de l'histoire et des savoirs⁵ contre quoi la culture « *classique* » s'érige.

Parce que surgit aujourd'hui dans nos sociétés occidentales une défiance préoccupante envers la culture. Le rejet de l'art et de la culture n'est pas un phénomène récent. Depuis Platon et Aristote opposés sur le rôle éducatif de l'art⁶, tout au long de l'histoire, artistes, savants et intellectuels ont fait l'objet d'une chasse aux sorcières pour des raisons idéologiques, politiques, morales, religieuses. Si ces faits existent encore de nos jours, il en va dans notre Occident d'attaques qui commencent dès l'école, la culture dont nous parlons étant ressentie comme un marqueur social, le savoir étant perçu comme un outil de domination par des personnes de tous âges et de tous horizons, ignorantes, soumises à des influences toxiques, manipulatrices, procédant à des amalgames insensés, portées par une appréhension irrationnelle du réel, par des modes, des réactions fondées sur des clichés au sujet de la vocation de la culture légitime.

Parce que la culture n'empêche pas la barbarie. L'universitaire George Steiner, spécialiste de littérature comparée et de traductologie, philosophe du langage, dresse dans l'essai *Dans le château de Barbe-Bleue*, le terrifiant constat que nous sommes entrés dans l'ère de l'après-culture qui fait suite au cataclysme des deux guerres mondiales et de la Shoah : « *Rien dans le monde tout proche de Dachau, ne venait troubler la saison de musique de chambre de Beethoven dont s'enorgueillissait Munich. Les toiles ne tombaient pas des murs quand les bourreaux parcouraient respectueusement les galeries, catalogue en main* » (Steiner 76). Son constat est sans appel sur la défaite de la culture. La foi dans le progrès moral lié à l'éducation et donc à la culture comme le pensaient les philosophes du XVIII^e siècle ne tient pas devant l'horreur et l'impuissance de l'esprit. Force est de constater qu'il n'y a pas de solidarité entre culture et comportement :

5 Je renvoie ici au remarquable article de l'historien Pierre Joutard, « Réapprendre le temps historique » (in Yves Quéré et al., *La Culture - En mémoire de France Quéré*, Paris, Odile Jacob 2006, p.35-43), qui démontre l'importance fondamentale de cet apprentissage pour s'orienter dans le présent et pour maîtriser des clés de compréhension du monde. Voir aussi Jean-Pierre Le Goff (*op. cit.* 145-150). Philippe Joutard est membre correspondant de notre Académie.

6 Voir à ce sujet l'article par Claire Brunet « Art et poésie » in *Notions de philosophie III*, p.369-444. Mais aussi Yves Michaud (*op. cit.*), Denis Kamboucher (*op. cit.*).

« *civilisation ne veut pas dire civisme, ni humanisme humanité* » (Steiner 92). Et cela, Malraux, qui fut sur les lignes de combats pendant la Seconde Guerre Mondiale, l'avait bien compris : la culture et le comportement n'appartiennent pas aux mêmes ordres, il y a disjonction de fait entre eux et l'ignorer c'est ignorer la part d'inhumain qui habite toujours l'homme. « *J'entends bien que, quelque humanisme que nous cherchions, il est douteux qu'il nous épargne la guerre. Mais il était également douteux que le monde de la charité la plus profonde, qu'il s'appelât le christianisme ou le bouddhisme, supprimât la guerre, car il ne l'a pas supprimée. Les cultures n'ont jamais été maîtresses de toute la nature humaine, qu'elles n'ont atteinte que d'une façon extrêmement lente et craintive, mais elles ont été des moyens de permettre à l'homme de parvenir à son accord avec lui-même, et, cet accord obtenu, de tenter d'approfondir son destin* » (Malraux 155-156). Si la culture, comme les religions, est impuissante face à la barbarie, elle a cependant donné à l'homme les moyens de penser sa condition humaine et d'y puiser les forces de la dépasser pour s'accepter dans sa dimension tragique, celle de l'homme sans Dieu, qui regarde le « *ciel étoilé* » (Malraux 325).

Parce que la culture de loisir et les industries culturelles bénéficient aujourd'hui d'un tel développement qu'elles « *marginalisent* » (Yves Michaud 59), voire stigmatisent la haute culture. Ces cultures, qui sont de groupes, de clans, d'âges, d'idéologies, d'intérêt..., divisent les publics, éclatent leur expérience sensible et la formation de la pensée au lieu de rassembler à partir du fonds commun fruit de notre histoire. Ce phénomène confine à un nivellement des valeurs culturelles et de la légitimité des propositions : c'est le tout se vaut qui conduit à la société du spectacle et au loisir généralisé. « *La crise de la culture ou la déculturation n'est pas une crise de la culture au sens où la culture serait détruite. Il s'agit plutôt d'une neutralisation mutuelle et d'un parasitage de cultures différentes en concurrence* » (Michaud 61) : le philosophe fait ici le constat de dérives, de brouillage des codes et de l'émergence de nouvelles conceptions de la culture, au point qu'il faudra s'interroger sur ce que l'on peut désormais entendre par culture.

Les industries culturelles et la culture de masse

Les menaces qui pèsent sur la culture « *classique* » ne datent pas d'aujourd'hui. Elles ont été dénoncées par les philosophes de l'école de Francfort, Walter Benjamin dès 1935, Theodor W. Adorno et Max Horkheimer dès 1947⁷. Dans les années 50-60 Hannah Arendt relaie ces constats ainsi qu'au même moment André Malraux. Ce qu'ils visent ce sont les industries culturelles dont ils démontent les rouages et ce qu'elles génèrent de culture de masse - masse entendu au sens du plus grand nombre. Il s'agit en fait de tout ce qui occupe le loisir et prend prétexte de la culture pour offrir de la distraction, du divertissement. Ces mécanismes ont été parfaitement décrits par les quatre philosophes déjà cités qui mettent en évidence la façon dont les lois du marché se sont emparé de ce temps vacant pour y faire proliférer des formes et des sujets dénaturés, dépréciés, affadis de la culture légitime. L'art et la culture sont devenus objets de consommation, objets fonctionnels, destinés à « *gagner de l'argent* » selon les mots de Malraux, en vendant du passe-temps. Ils font perdre à la culture « *classique* » son sens et ses finalités

⁷ Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* [1935, 1936], Paris, Allia 2013 ; Theodor W. Adorno & Max Horkheimer, *Kulturindustrie*, [1947] Paris, Allia 2012.

d'éducation et d'élévation en nouant étroitement prétentions culturelles, offres de loisirs et économie. C'est un simulacre de culture qui se déploie et dont font feu ces industries, suscitant une « *hyperconsommation* » désormais à l'échelle mondiale comme le montre le sociologue Gilles Lipovetsky dans *L'Esthétisation du monde*.

Ce basculement s'est amplifié avec ce que l'on appelle le tout culturel apparu à la fin du siècle dernier. La notion de culture, devenue alors informe, molle, s'applique désormais à des domaines qui relèvent de l'anthropologie, comme la gastronomie, le sport ; de nouvelles disciplines artistiques sont nées, validées et accompagnées par les institutions. Une confusion s'installe ainsi entre les œuvres d'art et de l'esprit issues de l'histoire, éternelles, et de nouvelles formes, éphémères, liées au social et relevant davantage du socio-culturel.

Contre l'ennui, la peur du silence et le vide réflexif ou spirituel, on verse désormais dans l'animation culturelle, la performance, le spectacle et l'événement, sur toile de fond de fête généralisée, de convivialité, de vivre-ensemble, dans de nouvelles valeurs promues par cette nouvelle culture dont Jean-Pierre Le Goff se fait l'analyste et le pourfendeur dans le chapitre de *Malaise dans la démocratie* consacré à ce qu'il nomme « *la culture animée et festive* » avec comme événement initiateur la Fête de la musique en 1982.

Ne peut-on toutefois pas se demander si ces événements, ces industries ne véhiculent tout de même pas une possible acculturation, comme une initiation maladroite, sommaire bien évidemment, à une autre culture ? La question est ouverte et il ne semble pas incohérent, comme en attestent aujourd'hui certaines pratiques éclectiques, de voir cohabiter chez certains une culture légitime et des loisirs culturels sciemment choisis, le divertissement n'étant pas en soi condamnable.

La mise en question de la démocratisation culturelle et le retournement des valeurs culturelles

La démocratisation culturelle est une ambition et une volonté justifiées des ministères de la culture et de l'éducation qui se sont succédé à partir du Front Populaire et de tous les acteurs et militants de la culture. Or le constat relevé par différents penseurs et théoriciens de la culture est celui de son échec, pour des raisons multiples qui tiennent tant aux représentations que l'on s'en fait, à ses faiblesses, à la force du marché des industries culturelles, à son éclatement sous l'effet d'un relativisme promouvant la diversité qu'à la complexité même de sa mise en œuvre. La démultiplication de l'offre culturelle participe de ce même mouvement qui crée un leurre sur la démocratisation et l'élargissement du public - ce sont souvent les mêmes chez qui trouve écho l'éventail de nouvelles offres. On remarque en effet que malgré l'essor considérable des réalisations culturelles de toutes natures, malgré l'implication de l'État, des collectivités territoriales et de tous les acteurs culturels sur le terrain, et cela depuis le ministère Malraux, la diffusion de la culture ne touche pas tous les publics, le désir de culture n'est toujours pas le fait du plus grand nombre ; même s'il y a eu un réel élargissement, les réussites et les grands succès (dont les emblématiques Journées du patrimoine) restent ponctuels et sporadiques. On perçoit en fait un hiatus entre la demande croissante de loisirs culturels, suscités parfois par les acteurs culturels eux-mêmes, et le goût pour une culture cultivée, on sent les liens distendus entre l'offre de cette culture et ses potentiels bénéficiaires, attirés par des actions et domaines éloignés des œuvres de l'art et de l'esprit.

Nous n'entrerons pas ici dans l'étude fouillée de ce sujet que l'on retrouve chez Christopher Lasch, Jean-Claude Wallach⁸ et Marc Bélit⁹. Pour sa part, Yves Michaud qui y consacre aussi une part de sa réflexion, analyse entre autres dans *La Crise de l'art contemporain* les effets de la démocratie sur les pratiques culturelles, mettant ainsi en lumière « *l'émiettement de la culture* », l'indifférenciation de nature et de qualité qu'elle subit aujourd'hui, le repli relativiste de chacun sur la culture de son choix, tout cela conduisant à une perturbation des valeurs attachées à la culture légitime. Il en vient ainsi à parler de « *démocratie culturelle* », notion qui remplace pour lui celle de démocratisation de la culture.

Comment en est-on arrivé là ? Quelques pistes seulement, par ailleurs largement développées dans les ouvrages cités : en voulant lutter contre les inégalités culturelles, en laissant s'enkyster une représentation élitiste de la culture alors que les œuvres et le savoir sont un bien commun de l'humanité, en avançant lentement sur la place de l'éducation artistique et culturelle à l'École, en cédant à la facilité et à l'illusion du loisir culturel, en cédant à la force économique que représente le marché de l'art et de la culture, en acceptant un relativisme culturel qui est tout l'inverse des valeurs humanistes d'ouverture de la culture légitime. Et puis bien sûr la culture légitime n'allant pas de soi, on ne peut décréter l'imposer à tous, malgré la générosité de l'ambition. Il y a une discontinuité entre la volonté d'un État au nom de ses valeurs de généraliser la culture à tous les niveaux et lieux de la société et la formation d'une culture qui est une démarche personnelle, privée voire intime. On retrouve ici le rôle de l'École dans la diffusion et l'apprentissage d'une culture commune, ferment d'une société et levier de développement de chaque/tous les individus. Hanna Arendt a largement développé ce point dans son article « *La crise de l'éducation* »¹⁰. On peut avancer aussi que l'idéal de culture « *classique* » n'apparaît plus aujourd'hui avec la même légitimité, la même unanimité, face aux évolutions sociétales et technologiques. De fait, dès lors que prédominent les particularismes, que le relativisme est survalorisé, que l'individu prime sur le collectif, c'est au détriment de la culture légitime qui peut apparaître comme n'étant plus en phase avec notre temps.

Avec les industries culturelles et la culture de masse nous sommes donc entrés dans un nouveau « *régime culturel* », décrit et analysé précisément avec exemples et références à l'appui par Jean-Pierre Le Goff. Ce retournement de valeurs dont l'étape ultime est la haine de la culture, promeut une contre-culture, le règne de la société du spectacle théorisée par les situationnistes, de « *l'homo festivus* » de Philippe Muray. Cette culture festive qui cultive émotion et convivialité est tout sauf un viatique pour grandir et s'orienter dans le monde, mais un artifice, un simulacre, un leurre, une uniformisation

8 Christopher Lasch, *Culture de masse ou culture populaire ?* [1981] Castelnau-le-Lèz, éditions Climats 2001 ; Jean-Claude Wallach, *La culture, pour qui ? Essai sur les limites de la démocratisation culturelle*, Toulouse, éditions de l'attribut 2007.

9 Marc Bélit, philosophe de formation, est ancien conseiller artistique au ministère de la Culture, fondateur et président actuel de la Scène nationale : Le Parvis Tarbes-Pyrénées. Il est aussi membre titulaire de l'Académie de Béarn.

10 Hannah Arendt, *La Crise de la culture Huit exercices de pensée politique* [1961, 1968], Paris, Gallimard 1972, Folio essais : « VI. La crise de la culture : sa portée sociale et politique », « V. La crise de l'éducation ». Le titre anglais du recueil, *Between past and future*, est bien autrement significatif pour notre propos.

des goûts, un nouveau conformisme institutionnalisé, tout ce qui façonne « *l'homme superflu* » selon Hannah Arendt.

Le « tout culturel » qui promeut l'art dans la vie sociale et l'épanouissement personnel, a ouvert la porte à une porosité entre la culture cultivée et la culture au sens anthropologique, dans une société où dominant de plus en plus un hédonisme culturel, où chacun peut se prétendre artiste ou expert. Bien plus, toutes les formes du quotidien peuvent être élevées au statut d'art et de culture : le design, la publicité, la mode en sont des exemples représentatifs parmi d'autres. Gilles Lipovetski et Jean Serroy dans *L'Esthétisation du monde* déjà cité et dans *La Culture-monde* décrit et analyse au niveau mondial cette évolution sociétale dans le rapport à la culture¹¹. Marc Bélit pour sa part, dans *Le Malaise de la culture*¹², donne avec cet ouvrage un panorama historique et une analyse fouillée des questions et débats qui ont traversé et traversent notre modèle culturel hérité des humanités.

Un phare : Malraux

Le temps du ministère d'État chargé des Affaires culturelles

Dans une réflexion sur la culture, il n'est pas possible de ne pas en venir à Malraux, tant pour son rôle dans notre pays, que pour la profondeur de sa pensée, toujours aussi puissante et d'actualité. Rappelons rapidement qu'il a créé, à la demande du général de Gaulle en 1959, le ministère d'État chargé des Affaires culturelles à la tête duquel il restera jusqu'en 1969. Ce ministère a pour fer de lance de son action la création de Maisons de la culture, validée par le IVe Plan de 1961 : lieux de « *confrontation et de rencontre par excellence entre la culture et ceux qui veulent y accéder* »¹³ (Biasini 17), lieux de création et de diffusion que Malraux rêvait de créer depuis longtemps. La mission de ces Maisons qui sont prévues au nombre de vingt, est de « *transformer en bien commun un privilège* » (Biasini 18). Mais il s'agit aussi d'un projet politique national d'irrigation culturelle grâce à une programmation pluridisciplinaire - arts, littérature, sciences, sciences humaines - de qualité, intégrant les ressources locales, et d'un projet politique de rayonnement international devant faire de la France le premier pays à mettre ainsi la culture au cœur de la cité et de la société, comme levier éducatif tout au long de la vie.

Nous pouvons donc voir en Malraux celui qui a parachevé les bases posées par Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale du Front populaire. Il a ainsi donné ses fondements à une politique culturelle d'État et à une volonté de démocratisation de la culture qui sous-tend encore aujourd'hui l'action publique et celle de tous les acteurs culturels. L'objectif qu'il assigne à son ministère est à la fois simple et ambitieux : « *rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité, et d'abord de la France, au plus grand*

11 Gilles Lipovetsky, Jean Serroy, *La Culture-monde – Réponse à une société désorientée*, Paris, Odile Jacob 2008 ; Gilles Lipovetsky, Jean Serroy, *L'Esthétisation du monde – Vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard 2013.

12 Marc Bélit, *Le Malaise de la culture, Essai sur la crise du « Modèle culturel » français*, Biarritz, Atlantica- Séguier, 2006 Prix de l'académie des sciences morales et politiques en 2008.

13 Émile J. Biasini « Action culturelle, An 1 – 1961-1962 » in *Événementiel vs action culturelle*. Émile J. Biasini était un proche collaborateur de Malraux au ministère des Affaires culturelles. Cet article, à valeur de manifeste, décrit les objectifs et le processus de création des Maisons de la culture.

nombre possible de Français, assurer la plus vaste audience au patrimoine culturel, et favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent »¹⁴ (Biasini 16-17).

Au-delà d'une culture humaniste

Malraux définit le contenu de la culture comme « *l'ensemble des créations de l'art et de l'esprit* »¹⁵, dans la suite de l'héritage de la Grèce (Malraux, 256), aux sources de notre civilisation. Dans une autre définition, ce sont la liberté et la dignité humaine qui constituent la finalité de la culture : « *la culture est l'ensemble de toutes les formes d'art, d'amour et de pensée qui, au cours des millénaires, ont permis à l'homme d'être moins esclave* »¹⁶ (Malraux, 218). Dans cette perspective humaniste et au regard de son engagement, le projet de politique culturelle de Malraux se place au cœur de la démocratie dont il rappelle le rôle dans son hommage à la Grèce et à Périclès. Il est posé en termes de défi, celui d'une démocratisation de son accès afin de jouer pleinement son rôle dans la formation de l'homme et du citoyen. En effet, Malraux dissocie dans une complémentarité fructueuse les connaissances acquises dans les études et la culture d'où jaillit l'émotion : c'est ici qu'il faut trouver la justification des Maisons de la culture, prolongement de la formation scolaire et universitaire pour tout citoyen désireux de poursuivre son chemin dans le domaine de l'art et des savoirs.

Du politique Malraux glisse vers l'ontologique. Dans un monde qu'il affirme déserté par les dieux, le rôle de la culture est de donner accès au sens de l'homme : « *La culture, c'est ce qui répond à l'homme quand il se demande ce qu'il fait sur terre* »¹⁷ (Malraux 323). Tenter de comprendre le sens de notre place ici-bas, dépasser et retourner la perception tragique de notre destin en énergie, trouver les forces pour vivre, chercher des réponses aux questions existentielles. Cette nouvelle perspective rejoint les préoccupations d'autres écrivains et penseurs de la même génération, je pense en particulier encore une fois à Camus.

Poursuivant son investigation du sens de la culture, Malraux accède à une perception métaphysique qu'il développe principalement dans ses écrits sur l'art. Par la culture l'homme se survit à lui-même, victorieux de la mort et accédant à l'éternité de la chaîne plurimillénaire des œuvres. Et réciproquement, c'est en l'homme que ces œuvres se survivent pour l'éternité, témoignant pour le futur à travers lui, son regard : « *La culture de chacun de nous, c'est la mystérieuse présence, dans sa vie, de ce qui devrait appartenir à la mort* »¹⁸ (Malraux 288, souligné par lui-même).

La culture civilisatrice

Malraux perçoit lui aussi une rupture civilisationnelle dans le glissement déjà amorcé de la culture vers les loisirs. Non qu'il récuse le droit à se distraire, mais il place, nous

14 Et Malraux lui-même : « *rendre accessibles les plus grandes œuvres au plus grand nombre d'hommes* » (Malraux 257).

15 Malraux : « Discours prononcé le 28 mai 1959 à Athènes » in *op. cit.*

16 Malraux : « Allocution prononcée le 30 mai 1952 au cours de la séance de clôture du congrès «Pour la liberté de la culture» ».

17 Malraux : « Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de la Maison de la culture d'Amiens le 19 mars 1966 ».

18 Malraux : « Allocution prononcée à New York le 15 mai 1962 ».

l'avons vu, la culture ailleurs et surtout pas dans le temps vide qu'il faut occuper par du loisir. C'est avec force, avec virulence même, qu'il dénonce la culture de masse, hors de toute considération de classe sociale, comme une forme abâtardie de culture, vouée à l'amusement, une culture niaise, ignorante des valeurs, flattant ce qu'il y a de plus vil dans l'homme : le sexe, le sang et la mort. Face à « *l'industrialisation des rêves* », la culture dresse la force créatrice des artistes du passé et du présent, du monde entier, leur capacité à vaincre par la puissance de leurs œuvres l'oubli et la mort, à nous interpeler, nous parler de nous-mêmes et à nous émouvoir. C'est de manière tout à fait significative, en filant la métaphore guerrière tout au long de ses discours, en le présentant comme une psychomachie, que Malraux décrit ce combat entre la culture et le loisir, les œuvres de la lumière et les créations des « *ténèbres* » ; entre « *les usines à rêves* » qui visent à « *gagner de l'argent* » - que sont pour lui, pris en mauvaise part, la radio, la télévision, le cinéma, la publicité, le disque, le roman populaire, la presse à grand tirage - et les vertus de l'art et de la culture, beauté, compassion, esprit critique, dignité.

Malraux n'a de cesse d'alerter. Il place dans la culture une foi civilisatrice et salvatrice face aux dérives de la consommation culturelle et de loisirs qui entraîne l'homme dans la perte de son humanité et de sa dignité. Il en fait aussi le constat en termes de dualité du Bien et du Mal : « *...il semble que les dieux soient morts mais [...] certainement les diables ne le sont pas et le vrai problème est de savoir si une civilisation qui a su ressusciter les démons saura aussi en son temps ressusciter les dieux* »¹⁹ (Malraux 326).

Au fil des discours qu'il prononce entre 1934 et 1966, Malraux affine et conforte cette conception de la culture dont l'expression culmine avec toute sa force dans le discours de Dakar du 30 mars 1966. Comme Goethe appelant de ses vœux une *Weltliteratur*, mais avec une dimension militante de son époque, Malraux répand de par le monde un message d'universalisme humaniste porté par la culture mondiale, permettant de communier dans une fraternité humaine qui ignore le temps et l'espace. Mais à la différence du maître de Weimar, Malraux offre une vision lucide des limites du pouvoir humaniste de la culture, nous l'avons vu.

Conclusion

A l'issue de ce parcours et en guise de conclusion, je vais entr'ouvrir la dernière porte du « *château de Barbe-Bleu* », en proposant de placer derrière un sursaut, une prise de conscience ainsi qu'une volonté et un optimisme mobilisateurs pour que continue à advenir l'humain, pour que le travail culturel accompli par l'impressionnante cohorte de savants, d'artistes ou d'hommes de l'ombre durant les siècles qui nous ont précédés, ne sombre pas irrémédiablement.

Je suis convaincue que nous devons faire le pari de la culture parce qu'il y a urgence. Nous avons tant besoin d'elle pour ne pas retourner à la barbarie, même si nous sommes conscients que la culture n'est pas un rempart inexpugnable pour l'humain. À défaut de nourrir la totalité de la communauté humaine, elle confortera ses zéloteurs dans sa nécessité, au nom de la plus haute liberté et de ce qu'il y a de plus noble dans l'homme. Alors peut-être ne sera-t-il pas *vox clamantis in deserto* - la voix de celui qui crie dans le désert. Mais nous pouvons au moins espérer que cette voix parviendra à former

19 Malraux : « Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de la Maison de la culture d'Amiens le 19 mars 1966 ».

des disciples dans la lutte contre les préjugés et l'absence de pensée, jusqu'à devenir « *une arme de destruction massive contre l'ignorance* »²⁰. Que cette voix parviendra à se faire entendre contre la culture captive, les industries culturelles, contre la dictature des images et des medias, contre la manipulation de la pensée, contre l'emprise du spectacle/du spectaculaire.

Alors quel modèle culturel pouvons-nous appeler de nos vœux, contre le pessimisme de George Steiner dont l'ouvrage cité est sous-titré *Notes pour une redéfinition de la culture* ? Une voie est proposée par Denis Kambouchner face à toutes les menaces déjà évoquées que lui-même cite : c'est croire dans l'idéal de culture « *classique* » contre lequel aucun argument ne tient, dont rien ne peut contredire le bien-fondé, « *ses effets (étant) intégralement positifs* » (Kambouchner 565, souligné par lui-même), même si l'on est assuré qu'aujourd'hui le contexte lui est plus que jamais défavorable. Face à ce principe de réalité, Denis Kambouchner développe un plaidoyer pour cette culture dont toutes les potentialités, affirme-t-il, n'ont pas été développées et qui sont donc en attente d'être (ré)activées.

Et pour que nous allions de l'avant, je terminerai par cette citation extraite d'un discours du dramaturge et écrivain Olivier Py : « *Ne nous enfermons pas dans une idée de la culture qui ne serait faite que de chefs-d'œuvre sous vitre, ni dans un tout-culturel qui ressemble à un atelier ergothérapeutique. La culture, ce n'est ni l'érudition, ni le divertissement, c'est l'énergie pour aller vers le sens* »²¹.

Bibliographie

Kambouchner Denis, « La culture », *Notions de philosophie* III, Paris, Gallimard 1995, Folio essais p. 445-568.

Khaznadar, Chérif *et al.*, *Événementiel vs action culturelle*, Internationale de l'imaginaire numéro 22, Maison des cultures du monde, Arles, Babel 2007.

Le Goff Jean-Pierre, *Malaise dans la démocratie*, « IV La culture animée et festive : imaginaire et déculturation du nouveau monde » p. 133-183, Paris, Stock 2016.

Malraux André, *La politique, la culture – Discours, articles, entretiens (1925 - 1975)*, Paris, Gallimard 1996, Folio essais.

Michaud Yves, *La Crise de l'art contemporain*, Paris, PUF/Quadrige 1997.

Steiner George, *Dans le château de Barbe-bleue – Notes pour une redéfinition de la culture* [1971], Paris, Seuil 1973, Folio essais.

20 Jérôme Clément, *L'Urgence culturelle*, Paris, Grasset, 2016, p. 247.

21 Olivier Py : « Du politique - Pour une architecture de l'espérance », discours prononcé le 28 octobre 2010 à La Rochelle dans le cadre d'une université d'été du parti socialiste, in *Cultivez votre tempête*, Arles, Actes Sud - Papiers 2012.